

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS

CONFUSION
DU CRIME



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

Confusion du crime

NORA ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas – 42
Confusion du crime

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec



Titre original
BROTHERHOOD IN DEATH

Éditeur original
Berkley Publishing Group, an imprint of Penguin Random House LLC, New York

© Nora Roberts, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

*Le présent est la somme vivante
du passé tout entier.*

Thomas CARLYLE

*La justice est toujours violente
pour le parti incriminé,
car chaque homme est innocent
à ses propres yeux.*

Daniel DEFOE

Prologue

Par loyauté envers le défunt, il se rendit jusqu'à SoHo sous la pluie glacée plutôt que de rentrer chez lui. À la maison, il aurait pu mettre les pieds – déjà bien fatigués, il l'admettait – sous la table. Il aurait profité d'un feu de cheminée accueillant, d'un bon livre et d'un petit verre de whisky en attendant le retour de sa femme.

Au lieu de quoi il se retrouvait assis à l'arrière d'un taxi où flottaient des effluves de poivrons trop mûrs et d'eau de toilette musquée, filant le long de l'avenue mal famée vers une confrontation qui s'annonçait houleuse.

Il détestait ce type de situation et s'interrogeait parfois sur ceux qui semblaient y prendre plaisir. Quiconque le connaissait aurait témoigné qu'il avait un certain talent pour les éviter ou les désamorcer.

Mais cette fois, il s'attendait à un conflit direct avec son cousin Edward.

« Quel dommage », songea-t-il en regardant les gouttes de pluie glacée s'écraser sur les vitres du taxi.

Le bruit de l'averse lui faisait penser au sifflement de serpents courroucés.

Autrefois, Edward et lui avaient été comme des frères. Ils avaient partagé des aventures, des secrets,

des ambitions. De grandes ambitions, même. Mais le temps et leurs chemins divergents les avaient éloignés depuis longtemps déjà.

Il connaissait à peine l'homme qu'Edward était devenu et ne le comprenait absolument pas. Et, c'était triste à dire, il ne l'aimait plus du tout.

Quoi qu'il en soit, ils avaient eu les mêmes grands-parents paternels, leurs pères étaient frères. Ils étaient de la même famille. Il espérait faire appel à ce lien du sang, à ces expériences autrefois partagées, pour trouver un terrain d'entente raisonnable.

D'un autre côté, l'homme qu'était devenu Edward n'était pas du genre à faire des compromis. Non, Edward se campait fermement sur la position qu'il s'était choisie et refusait d'en bouger d'un millimètre. Sans quoi il n'aurait pas engagé un agent immobilier pour vendre la charmante maison de ville de leurs grands-parents.

Pour tout dire, il n'aurait même pas été informé de la visite prévue pour une estimation de la maison si l'assistante de l'assistant d'Edward – ou quel que soit son titre officiel – n'avait pas fait l'erreur d'en parler lorsqu'il avait voulu contacter Edward pour organiser un rendez-vous.

Il avait beau ne pas être prompt à la colère – il en fallait même beaucoup pour le sortir de ses gonds – il était à présent énervé. Suffisamment pour se sentir capable de faire un scandale devant l'agent immobilier.

Il possédait la moitié de la propriété (comme Edward s'entêtait désormais à l'appeler) et celle-ci ne pouvait être vendue sans son accord écrit.

Un accord qu'il ne donnerait pas. Il refusait d'aller à l'encontre de la volonté expresse de son grand-père.

L'espace d'un instant, il oublia l'arrière du taxi et se retrouva dans le bureau de son grand-père, chaleureux et riche en couleurs, avec ses étagères pleines de

livres aux reliures sentant le cuir, de vieilles photos magnifiques et de souvenirs fascinants.

Il ressentait la fragilité de la main de son grand-père, autrefois si massive et si forte, au creux de la sienne. Il percevait les vacillements d'une voix qui tonnait autrefois comme une décharge de canon.

C'est plus qu'une maison, plus qu'un foyer. Même si c'est déjà précieux. Cet endroit a une histoire, il a gagné sa place dans le monde. Il constitue à présent un héritage. Je vous fais confiance, à Edward et à toi, pour honorer cette histoire et faire perdurer cet héritage.

Et il le ferait, se promit-il, tandis que le taxi parvenait enfin à destination. Au mieux, il rappellerait à Edward les vœux de leur aïeul, la responsabilité qui leur incombait. Au pire, il trouverait le moyen de racheter la part de son cousin.

Si ce n'était plus qu'une propriété, qu'un moyen de gagner de l'argent, alors Edward aurait son argent.

Il laissa un gros pourboire au chauffeur car la météo était vraiment atroce.

Ce fut peut-être cette générosité qui poussa ledit chauffeur à abaisser sa vitre pour le héler et lui signaler qu'il avait oublié sa mallette sur le siège arrière.

Il revint en hâte pour la récupérer.

— Merci ! J'ai tellement de choses en tête.

Sa mallette à la main, il s'avança prudemment sur le trottoir transformé en patinoire, franchit le portail en fer forgé et remonta la petite allée, laquelle avait été déblayée et traitée au sel par un jeune du quartier qu'il payait pour ça.

Il grimpa les quelques marches du perron comme il l'avait fait bébé, puis enfant, jeune homme et à présent homme d'âge mûr.

Il oubliait parfois des choses – comme sa mallette – mais il se souvint du code d'accès à la porte d'entrée. Il posa sa paume sur le capteur, puis se servit de son passe électronique.

À peine avait-il ouvert la porte que le changement le frappa comme un coup de poignard dans le cœur.

Fini le parfum des fleurs fraîchement coupées que sa grand-mère arrangeait elle-même sur la table dans l'entrée. Fini le vieux chien qui s'avavançait dans le hall pour le saluer. Certains des meubles se trouvaient à présent dans d'autres demeures – des legs voulus par ses grands-parents –, de même que certaines toiles décoraient d'autres murs.

Il s'en réjouissait, car eux aussi constituaient un héritage.

Il avait beau payer une femme de ménage – la fille de l'employée de longue date de ses grands-parents, Frankie – pour entretenir les lieux une fois par semaine, l'odeur d'abandon était aussi perceptible pour lui que celle d'huile essentielle de citron qui flottait dans l'air.

— Ça a assez duré, maugréa-t-il en posant sa mallette. La maison est vide depuis suffisamment longtemps comme ça.

Il entendit des voix et se demanda, l'espace d'un instant, s'il s'agissait aussi de souvenirs. Puis il se remémora la raison de sa visite : Edward et l'agent immobilier. Sans doute étaient-ils en train de parler surface habitable, emplacement et valeur marchande.

Contrairement à lui, ils ne pensaient ni aux repas de famille autour de la grande table, ni aux tartes aux mûres chipées en douce dans la cuisine, ni au moment où il avait fièrement présenté la femme qu'il aimait à ses grands-parents dans le salon, lors d'un beau dimanche ensoleillé.

Il parvint à s'extirper des brumes du temps et se dirigea vers l'origine des voix. Edward ne se laisserait pas influencer par la nostalgie, il le savait. Si le rappel d'une promesse faite à un homme qu'ils aimaient tous les deux n'y changeait rien, peut-être qu'un rappel des réalités de la loi fonctionnerait.

Au pire, il y aurait toujours l'argent.

Ceci dit, il n'avait pas envie de surgir par surprise, tel un intrus. Il appela d'une voix forte, en prononçant le nom de son cousin.

Les voix se turent, ce qui l'agaça. Ils pensaient vraiment pouvoir faire comme s'ils n'étaient pas là ?

Il accéléra le pas, décidé à exploiter cet agacement pour renforcer sa détermination. En franchissant le seuil de la pièce à laquelle il avait pensé dans le taxi, il découvrit Edward assis dans le fauteuil de bureau de son grand-père.

Son cousin écarquillait les yeux... dont un en train de gonfler sous l'effet d'un hématome allant s'assombrissant. Un filet de sang s'écoulait du coin de sa bouche, du sang également visible sur ses dents lorsqu'il fit mine de parler.

L'agacement disparut, remplacé par la stupeur et l'inquiétude.

— Edward ! lança-t-il en se précipitant.

Il ressentit une soudaine explosion de douleur à l'arrière du crâne. Incapable de retenir sa chute, il s'effondra en avant. Une seconde avant que sa tempe heurte le parquet en chêne, il entendit Edward hurler. Puis tout devint noir.

1

Au terme d'une journée longue et fastidieuse – la première moitié passée au tribunal, la seconde à gérer de la paperasserie – le lieutenant Eve Dallas se préparait à rentrer chez elle.

À cet instant précis, elle n'aspirait qu'à une seule chose : une soirée tranquille en compagnie de son mari, de son chat et d'un verre de vin. Voire deux.

« Et peut-être un film », songea-t-elle en récupérant son manteau.

Si Connors n'avait pas rapporté trop de travail avec lui. Ce soir – joie et bonheur – elle-même rentrait à la maison libérée de toute obligation.

C'était peut-être l'occasion d'en profiter un peu plus, estima-t-elle en sortant l'écharpe que sa coéquipière lui avait offerte pour Noël. Pourquoi pas un peu de nage et de sexe dans la piscine ? Quel que soit le nombre de dossiers sur lequel Connors devait plancher, il ne résisterait pas à l'idée de faire l'amour dans l'eau.

Elle retrouva le bonnet décoré d'un flocon un peu ridicule dans une autre poche de son long manteau de cuir. Autant l'enfiler, puisque les cieux crachaient de la glace. Elle avait renvoyé son équipière chez elle. Deux de ses inspecteurs étaient sortis affronter

le froid pour s'occuper d'une toute nouvelle affaire. Ils la contacteraient s'ils avaient besoin d'elle.

Elle se rappela qu'elle disposait à présent d'un autre inspecteur, frais émoulu, dont la cérémonie d'intégration était prévue pour le lendemain matin.

Mais pour l'heure, en cette soirée de janvier particulièrement moche, elle n'avait plus de pain sur la planche.

« Des spaghettis aux boulettes de viande », se dit-elle.

Bien plus délicieux que n'importe quel pain sur n'importe quelle planche. Peut-être pourrait-elle, si elle rentrait avant Connors, en préparer pour tous les deux. Avec du vin et deux jolies bougies. Directement dans le coin détente de la piscine...

Non, se corrigea-t-elle en se dirigeant vers la sortie. Plutôt à la table de la salle à manger, comme de vrais adultes, avec un bon feu de cheminée.

Elle pourrait leur programmer deux salades et sortir l'un des innombrables services de table classieux de Connors. Et tandis que neige et glace continueraient à s'accumuler au-dehors, ils...

— Eve !

Elle se retourna et aperçut Mira – la psychologue et profileuse experte du service – qui bondissait presque au bas du tapis roulant pour se précipiter vers elle, son manteau bleu pâle grand ouvert par-dessus son tailleur rose foncé.

— Dieu merci, vous êtes encore là.

— Je parlais, répondit Eve. Que se passe-t-il ? Un problème ?

— Je ne sais pas vraiment. Je... Dennis...

Eve porta instinctivement la main au bonnet au flocon, celui-là même que Dennis Mira lui avait enfilé sur la tête, avec sa gentillesse coutumière, lors d'une journée neigeuse dans les dernières semaines de 2060.

— Il lui est arrivé quelque chose ?

— Je ne crois pas.

Mira, habituellement imperturbable, joignit les mains devant elle pour les empêcher de trembler.

— Ce qu'il m'a dit n'était pas très clair. Il était perturbé. Son cousin... Il m'a dit que son cousin était blessé et à présent porté disparu. Il a demandé que je m'adresse à vous personnellement. Je suis navrée de vous cueillir de cette façon mais...

— Pas de souci. Il est rentré ? Il est chez vous ? dit Eve.

Elle s'était déjà retournée pour appeler l'ascenseur.

— Non, il est chez ses grands-parents. Ou plutôt leur ancien domicile, à SoHo.

— Venez avec moi.

Elle guida Mira vers l'ascenseur déjà occupé par des flics qui terminaient leur journée.

— Je vais veiller à ce que vous rentriez tous les deux chez vous en sécurité. Qui est son cousin ?

— Euh, Edward. Edward Mira. L'ancien sénateur.

— Je n'ai pas voté pour lui.

— Moi non plus. Il faut que je rassemble mes esprits et que je le prévienne de notre arrivée.

Tandis que Mira dégainait son communicateur, Eve fouilla dans ses souvenirs. Elle ne s'intéressait pas beaucoup à la politique mais elle avait une vague image du sénateur Edward Mira. Jamais elle n'aurait imaginé que ce sénateur intransigeant et grandiloquent – avec ses sourcils noirs et ses cheveux très bruns coupés très court au-dessus d'un visage à la fois beau et dur – puisse appartenir au même arbre généalogique que l'adorable Dennis Mira avec son air d'être toujours un peu ailleurs.

Mais la famille était parfois le théâtre d'étranges alliances.

Ou était-ce la politique ?

Peu importait.

Lorsqu'ils arrivèrent à son étage de parking, elle désigna du doigt son emplacement et fila vers la DLE

d'apparence volontairement banale que son mari avait conçue pour elle. Mira se hâta pour la suivre, handicapée par ses hauts talons et ses jambes plus courtes.

Avec ses bottes solides et ses longues jambes, Eve se déplaçait rapidement. Elle se glissa derrière le volant, femme grande et svelte aux cheveux bruns négligemment coiffés sous le bonnet décoré d'un flocon scintillant. Un bonnet qu'elle, flic jusqu'au bout des ongles, portait parce qu'il s'agissait d'un cadeau spontané de la part d'un homme pour laquelle elle avait toujours eu un petit béguin aussi involontaire qu'inoffensif.

— L'adresse ? demanda-t-elle quand Mira s'installa auprès d'elle dans son élégant manteau d'hiver et ses bottes à la mode.

Eve communiqua les coordonnées à l'ordinateur de bord et quitta sa place de parking. La voiture se propulsa hors du parking, gyrophare allumé et sirène hurlante.

— Oh, ce n'est pas nécessaire... Merci, dit Mira quand Eve lui lança un coup d'œil. Merci beaucoup. Il dit qu'il va bien, qu'il n'y a pas lieu de m'inquiéter pour lui, mais...

— Vous êtes tout de même inquiète.

La DLE ressemblait à la voiture bon marché d'un oncle désargenté... mais elle filait comme une fusée. Eve faisait des embardées pour esquiver les véhicules dont les conducteurs considéraient ses sirènes comme de simples suggestions à s'écarter. Elle enclencha plusieurs fois la propulsion verticale pour sauter au-dessus de quelques autres, jusqu'à ce que Mira finisse par fermer les yeux en s'accrochant à la poignée côté passager.

— Expliquez-moi un peu le contexte, dit Eve. Savez-vous pourquoi ils se trouvaient dans la maison de leurs grands-parents ? Et qui d'autre aurait pu être présent ?

— Leur grand-mère est morte il y a environ quatre ans. Et Bradley – le grand-père de Dennis – a commencé

à décliner juste après. Il a survécu à peu près un an, le temps de mettre ses affaires en ordre. Même si, le connaissant, la plupart d'entre elles l'étaient sans doute déjà. Il a légué la maison, à parts égales, à ses deux petits-fils les plus âgés, Dennis et Edward. Ce maxibus... !

Eve tira le volant à elle pour faire décoller la DLE. Puis elle négocia un virage sans ralentir, comme si elle poursuivait un meurtrier de masse.

— ... est derrière nous, acheva-t-elle à sa place. Continuez.

— Je peux vous dire que Dennis et Edward se sont disputés au sujet de la maison. Dennis voudrait qu'elle reste au sein de la famille, conformément aux souhaits de Bradley. Edward veut vendre.

— J'imagine qu'il ne peut pas sans l'accord écrit de M. Mira.

— C'est ce que j'ai compris. Je ne sais pas pourquoi Dennis s'est rendu sur place aujourd'hui. Il avait une journée bien remplie à l'université, notamment parce que l'un de ses collègues est malade et qu'il le remplace. J'aurais dû lui poser la question.

— Ce n'est rien.

Eve se gara en double file, transformant la rue tranquille et bordée d'arbres en champ de bataille traversé de hurlements d'avertisseurs. Elle alluma son panneau EN SERVICE sans leur prêter plus d'attention.

— Nous allons lui demander maintenant, dit-elle.

Mais Mira était déjà sortie de la voiture pour s'élaner, malgré ses talons instables, sur le trottoir verglacé. Avec un juron, Eve la rattrapa au pas de course et la saisit par le bras.

— Si vous vous obstinez à courir avec ces bottes, je vais finir par devoir vous emmener aux urgences... Jolie maison, commenta-t-elle.

Arrivées au portail, elle lâcha Mira pour franchir le seuil et progresser sur l'allée déblayée.

— Dans ce quartier, elle doit bien valoir cinq ou six millions, non ? demanda-t-elle.

— Sans doute. Dennis doit le savoir.

— Ah bon ?

Mira parvint à sourire en grimpant rapidement les marches.

— C'est important. Dennis retient ce qui est important. Je ne me souviens pas du code...

Elle appuya sur la sonnette puis actionna le heurtoir.

Quand Dennis ouvrit la porte, avec son ample cardigan vert sapin et ses cheveux gris en bataille, Mira lui prit les mains.

— Dennis ! Mais si, tu es blessé ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Elle l'attrapa par le menton pour lui faire pivoter la tête afin d'examiner sa tempe contusionnée.

— Tu t'es tourné de façon à ce que je ne le voie pas sur la vidéo du communicateur, comprit-elle.

— Ça va, Charlie. Je vais bien. Je ne voulais pas te faire peur. Entrez, entrez toutes les deux. Il fait froid dehors. Eve, merci d'être venue. Je m'inquiète pour Edward. J'ai fouillé toute la maison, il n'est pas là.

— Mais il était présent ? demanda Eve.

— Oui. Dans le bureau. Il était blessé. Un œil au beurre noir et la bouche en sang. Je vais vous montrer le bureau.

Lorsqu'il se retourna, Mira laissa échapper un hoquet qui exprimait à la fois la frustration et la détresse.

— Dennis, tu saignes à la tête !

Il émit un sifflement quand elle porta la main à la bosse sur son crâne.

— Viens tout de suite t'asseoir dans le salon, ordonna-t-elle.

— Charlie, Edward est...

— Laisse Eve s'occuper d'Edward, répondit-elle en le tirant vers une vaste pièce dépouillée.

Soit la décoration était minimaliste à l'extrême, soit on avait vidé l'endroit d'une grande partie de ses meubles. Ceux qui restaient revêtaient l'aspect accueillant d'un mobilier ayant rempli son office pendant de nombreuses années.

Mira retira son manteau et l'abandonna sans cérémonie dans un coin, puis fouilla dans son immense sac à main.

Eve trouva enfin une explication rationnelle au choix de tant de femmes de transporter un sac de la taille d'un bœuf en voyant Mira sortir du sien un kit de premiers soins.

— Je vais nettoyer ces entailles et puis je demanderai à Eve de nous déposer aux urgences les plus proches pour qu'on fasse des radios.

— Allons, chérie...

Il émit un nouveau sifflement quand Mira tapota la plaie à l'aide d'un coton imbibé d'alcool mais parvint néanmoins à tendre la main derrière lui pour lui toucher gentiment la jambe.

— Je n'ai pas besoin de radios ou d'autres médecins alors que tu es là. C'est une bosse, rien de plus. Je suis aussi lucide qu'il m'est possible de l'être.

Mira se mit à rire et Eve remarqua le sourire de Dennis, à la fois espiègle et tendre.

— Je ne vois pas double, je n'ai ni la tête qui tourne ni la nausée, assura Dennis à sa femme. Un petit mal de crâne, peut-être.

— Si tu as toujours mal après qu'on sera rentrés et que je t'aurai examiné en détail, on...

Cette fois, il tourna vraiment la tête pour agiter les sourcils et adresser un sourire malicieux à sa femme qui força Eve à ravalier un rire embarrassé.

— Dennis...

Mira soupira et lui prit le visage entre ses mains pour l'embrasser si doucement, si tendrement, qu'Eve dut détourner le regard.

— Euh, vous pourriez peut-être m'indiquer où se trouve le bureau ? Là où vous avez vu votre cousin pour la dernière fois.

— Je vous y emmène.

— Non, tu vas rester sagement ici jusqu'à ce que j'aie terminé, lui dit Mira. C'est au fond, tout droit, Eve. Puis sur la gauche. Beaucoup de meubles en bois, un grand bureau et un grand fauteuil, des livres à reliures de cuir sur les étagères.

— Je trouverai, dit Eve.

Elle constata que d'autres meubles et œuvres d'art avaient été retirés. Elle passa même devant une pièce entièrement vide à l'exception d'une pile de cartons de déménagement. Pourtant, elle ne vit pas un brin de poussière et capta plusieurs fois de légers effluves citronnés, comme si quelqu'un avait pressé des agrumes dans l'air.

Elle trouva le bureau et estima, au premier coup d'œil, que rien – ou pas grand-chose – n'avait été retiré de cet espace.

L'endroit était organisé et agréable, avec ses lourdes plinthes en bois, ses meubles solides et masculins et ses couleurs profondes.

« Bordeaux et vert émeraude », songea-t-elle en observant longuement la pièce depuis le seuil.

Des photos de famille mises en valeur par des cadres noirs ou argentés, des plaques commémoratives remises par diverses œuvres de bienfaisance.

Le bureau proprement dit accueillait toujours un sous-main couleur café, des accessoires coordonnés et une élégante petite console de communication.

À côté de l'épais manteau de cheminée se trouvait un bar : petit, antique et sans doute doté d'une certaine valeur. Deux carafes en cristal y étaient posées, à moitié remplies d'un liquide ambré et décorées d'étiquettes en argent. Whiskey. Brandy.

Eve foula le tapis qui recouvrait le parquet. Les motifs légèrement passés lui laissèrent penser qu'il s'agissait sans doute d'un objet de valeur et ancien comme le bar, comme les carafes, comme la montre à gousset exposée sous un dôme en verre.

Elle ne vit aucun signe de lutte, aucune indication d'un vol quelconque. Mais lorsqu'elle s'accroupit pour examiner l'espace où la frange du tapis caressait le bois, elle repéra quelques gouttes de sang.

Elle fit lentement le tour de la pièce, sans rien toucher. Mais elle commençait à voir la scène... Peut-être.

Elle revint sur ses pas, s'arrêta sur le seuil du séjour en voyant Mira appliquer une pommade sur la tempe de son mari d'une main experte.

— N'allez pas encore dans le bureau, dit Eve. Je sors simplement récupérer mon kit de terrain.

— Oh, la météo est affreuse. Je vais aller vous la chercher, proposa Dennis en faisant mine de se lever.

— Je m'en occupe ! lui répondit-elle immédiatement. Donnez-moi juste une minute.

Elle retourna sous la pluie glacée pour sortir son kit de terrain du coffre. En repartant, elle balaya du regard les maisons alentour puis sortit son propre communicateur pour envoyer un texto rapide à Connors.

Retardée. Je t'expliquerai en rentrant.

Elle estima que c'était suffisant pour respecter les règles du mariage.

De retour à l'intérieur, elle posa son kit pour retirer son manteau, son écharpe et son bonnet.

— Bon, faisons les choses dans l'ordre. Avez-vous tenté de contacter votre cousin ?

— Oui. C'est ce que j'ai fait tout de suite. Il n'a pas répondu sur son communicateur. J'ai aussi appelé chez lui et je suis tombé sur sa femme. Je n'ai pas voulu l'alarmer, ajouta Dennis, donc je n'ai rien

mentionné de tout ça. Elle m'a dit qu'il n'était pas à la maison et qu'il rentrerait sans doute tard. Elle n'était peut-être pas au courant de son rendez-vous ici. En tout cas, elle ne m'en a pas parlé.

— Son rendez-vous ?

— Oh, pardon, je ne vous ai rien expliqué.

Il gratifia Mira de l'un de ses sourires absents avant de reprendre :

— J'avais essayé de le joindre plus tôt dans la journée, pour lui demander si nous pourrions... simplement nous asseoir tous les deux et aborder la question de notre désaccord à propos de la maison. Je suis tombé sur une assistante qui m'a paru un peu stressée. Sans quoi elle n'aurait sans doute pas mentionné qu'il avait rendez-vous avec un agent immobilier pour évaluer la maison. Ça m'a... Eh bien, disons que ça m'a mis en colère. Il n'aurait pas dû organiser ça dans mon dos.

Eve hocha la tête et ouvrit son kit pour en sortir une bombe de Seal-It.

— Ça vous a mis en rogne, dit-elle.

— Eve... commença à dire Mira.

Mais Dennis lui tapota la main.

— Autant dire la vérité, Charlie. J'étais très contrarié. Il ne répondait pas sur son communicateur personnel, donc une fois mon dernier cours bouclé, je suis passé directement ici. La circulation était infernale, d'ailleurs. Il faudrait faire quelque chose pour ça.

— Oui, je me fais souvent la même réflexion, dit Eve. Quand êtes-vous arrivé sur place, monsieur Mira ?

— Oh, je n'en suis pas très sûr. Voyons. J'avais donné mon dernier cours... Il devait être environ 16 h 30. Mon assistante pédagogique et quelques étudiants avaient des questions, donc ça a pris un petit moment. Puis j'ai dû rassembler tous mes documents de travail et il devait bien être 17 heures quand je suis parti. Le temps d'arriver ici...

Il afficha de nouveau son sourire vague et doux, mais l'inquiétude se lisait dans ses yeux d'un beau vert.

— Je ne pourrais pas vous dire exactement.

— Ça me suffira, lui dit Eve en constatant que cette question sur les horaires lui causait du désarroi. Cette maison dispose de mesures de sécurité. Étaient-elles activées ?

— Oui. J'ai le code d'entrée et un passe. Mon empreinte palmaire est enregistrée.

— Il y a une caméra.

— Mais oui ! s'exclama-t-il avec un enthousiasme soudain. Bien sûr ! Elle nous montrera quand je suis arrivé. Et Edward aussi. Je n'y avais pas pensé.

— Pourquoi ne pas commencer par y jeter un coup d'œil ? Savez-vous où se trouve la console de sécurité ?

— Oui, bien sûr. Je vais vous montrer. Je n'y avais pas pensé, répéta-t-il en secouant la tête. Si j'avais regardé par moi-même, j'aurais pu voir les allées et venues d'Edward. Là, vous me soulagez, Eve.

— Vous avez été agressé, monsieur Mira.

Il s'immobilisa et cligna les yeux.

— C'est vrai, oui. C'est très perturbant. Qui a pu faire une chose pareille ?

— Voyons si nous pouvons le découvrir.

Il la conduisit vers l'arrière de la maison, tourna au coin d'un couloir puis la fit entrer dans une grande cuisine moderne quoique parsemée de touches surannées en accord avec le reste de la maison.

Tout dans cet endroit était... accueillant, et lui rappelait d'une certaine façon la demeure des Mira dans les quartiers résidentiels.

— Il y a des postes vidéo dans plusieurs pièces, expliqua Dennis en ouvrant la porte de la cuisine. Pour que mes grands-parents ou les employés puissent voir qui se présente à la porte. Mais la console principale est ici.

Il balaya l'installation d'un regard un peu vague.

— J'ai bien peur de ne pas être très doué avec les appareils électroniques compliqués.

— Moi non plus.

Eve s'avança néanmoins jusqu'à l'emplacement où elle en était certaine – un périphérique essentiel aurait dû se trouver.

— Mais je peux vous dire que quelqu'un a tout pris, le lecteur – ou peu importe comment on appelle ça – et tous les disques qui vont avec.

— Oh non !

— Comme vous dites. Qui d'autre avait accès à la maison ?

— En dehors d'Edward et moi ? La femme de ménage. Sa mère a travaillé pendant des décennies pour mes grands-parents et elle nous aide depuis plusieurs années. Elle ne ferait jamais...

— Je comprends, mais j'aurai quand même besoin d'avoir son nom pour pouvoir lui parler.

— Ça vous dérange si je fais du thé ? demanda le Dr Mira.

— Pas du tout, allez-y. Monsieur Mira, je voudrais que vous me racontiez précisément ce qui s'est passé. Le taxi vous a laissé devant la maison ?

— Oui. Juste devant. J'ai failli oublier ma mallette sur le siège arrière – je suis tellement tête en l'air – mais le chauffeur m'a rappelé. J'étais perturbé, en colère. Je suis entré par moi-même dans la maison. Venir ici a toujours quelque chose de doux-amer pour moi. C'est plein de souvenirs marquants, de bons souvenirs, mais c'est douloureux de savoir que ce n'est plus pareil, que ça ne le sera plus jamais. J'ai posé ma mallette et j'ai entendu des voix.

— Plus d'une personne ? l'interrogea Eve.

— Eh bien... Oui, je crois. Je m'attendais à tomber sur Edward et l'agent immobilier qu'il a engagé et j'ai pensé qu'ils étaient en train de discuter. J'ai appelé

Edward. Je ne voulais pas les prendre par surprise. Je me suis avancé et en arrivant au bureau, je l'ai vu assis sur le fauteuil de notre grand-père. Un œil au beurre noir, la bouche en sang. Il était terrifié. En voyant sa peur, je me suis avancé pour l'aider. On a dû me frapper par-derrière. Ça ne m'était jamais arrivé auparavant mais je pense que c'est ce qui s'est passé.

— Vous avez perdu connaissance.

— La blessure est cohérente avec l'impact d'un objet lourd à l'arrière du crâne, confirma Mira.

Elle tendit un mug de thé à Dennis et lui fit refermer les mains autour.

— De même que l'hématome à sa tempe correspond à un choc contre le sol à la suite d'une chute.

— Je ne remets pas cela en question, docteur Mira, dit Eve.

Celle-ci s'appuya contre Dennis pour déposer un petit baiser sur sa tempe endolorie.

— Je sais bien, répondit-elle avec un soupir. Je sais bien.

— Qu'avez-vous fait en reprenant vos esprits, monsieur Mira ?

— Au départ, j'étais désorienté, dans la confusion totale. Edward n'était pas là et, même si ça fait longtemps que nous ne sommes plus en très bons termes, il ne m'aurait jamais laissé à terre comme ça. Je crois me souvenir que j'ai crié son nom et je l'ai cherché. Je crains d'avoir erré dans la maison pendant un petit moment, l'esprit toujours embrouillé, jusqu'à ce que je comprenne que quelque chose de grave était arrivé à Edward. J'ai contacté Charlotte pour qu'elle ne s'inquiète pas et je lui ai demandé si vous pouviez venir pour voir ce qui s'était passé.

Il gratifia Eve d'un regard plein de douceur qui lui donna envie de l'embrasser à son tour sur la tempe. Un élan qui l'embarrassait elle-même.

— Je comprends maintenant que j'aurais simplement dû appeler police secours plutôt que de vous déranger, dit-il.

— Ça ne me dérange pas. Vous sentiriez-vous prêt à aller voir dans le bureau ? Pour nous dire s'il manque quelque chose ou si des objets ont été déplacés ?

— Tout ce que vous voudrez.

Avant d'entrer dans la pièce, elle passa ses mains et ses pieds à la bombe Seal-It.

— Il serait préférable que vous ne touchiez à rien, dit-elle. Vous êtes déjà entré dans la pièce, et vous avez marché à travers la maison, donc le Seal-It ne s'impose pas pour vous. Mais limitons les contacts au strict minimum.

Elle s'arrêta sur le seuil.

— Votre cousin était donc assis sur le fauteuil. Derrière le bureau.

— Oui, il était... Oh, non, pas derrière. Le fauteuil était placé devant le bureau.

Il fronça les sourcils.

— Comment cela se fait-il ? s'interrogea-t-il. Mais, oui, il était assis sur le fauteuil, devant le bureau. Sur le tapis.

Cela concordait avec les observations d'Eve.

— D'accord, dit-elle. Attendez une minute.

Elle sortit le nécessaire de son kit, s'accroupit pour prélever un échantillon du sang sur le parquet puis scella le prélèvement. Elle en effectua ensuite plusieurs autres sur une zone délimitée du tapis puis ajouta quelques gouttes d'un petit flacon à son échantillon et hocha la tête.

— Du sang a été répandu ici. Quelqu'un l'a nettoyé mais on n'enlève pas toutes les traces d'un seul passage de nettoyant ménager.

Elle se pencha pour renifler.

— On le sent encore, dit-elle.

Elle enfila ses microlunettes pour examiner l'emplacement de plus près.

— Et en regardant bien, on le voit, ainsi que les légères traces de déplacement du fauteuil, posé ici avec un poids dessus.

— Le poids d'Edward.

— On dirait bien, opina Eve. Accordez-moi encore une minute...

Elle passa derrière le bureau afin de scruter chaque centimètre carré du fauteuil.

— Ils en ont loupé un peu. Une petite goutte, ici.

Elle préleva un peu du liquide, en prenant soin d'en laisser assez pour que la police scientifique puisse collecter son propre échantillon.

— Votre cousin était-il ligoté, monsieur Mira ?

— Je...

Il ferma les yeux.

— Je ne crois pas. Non, je ne pense pas. Je suis désolé, je n'en suis pas certain. J'étais tellement surpris.

— D'accord. Un coquard et la bouche ensanglantée. Donc quelqu'un l'a agressé et l'a fait s'asseoir sur le fauteuil, là, au centre de la pièce. En lui faisant suffisamment peur pour qu'il y reste. Un pistolet paralysant, peut-être, ou un couteau. Une arme, en tout cas, ou au moins la menace de violences physiques.

Elle fit de nouveau le tour de la pièce.

— Vous avez entendu des voix. Donc ils parlaient. Le ou les agresseurs voulaient quelque chose de lui. Mais avant qu'ils puissent l'obtenir, ou finir ce qu'ils avaient commencé, vous faites votre apparition. Vous appelez votre cousin, donc ils ont le temps de le menacer pour le forcer à se taire, puis de se poster hors de vue. S'ils avaient un pistolet paralysant, ils ne s'en sont pas servis sur vous. Une décharge prend quelques secondes et vous auriez pu les voir avant de vous effondrer. Donc ils vous frappent par-derrière.

Mais ils ne vous achèvent pas ni ne vous emmènent avec eux. Vous n'êtes pas impliqué dans cette histoire, seulement un gêneur. Pourtant, ils ont pris soin de nettoyer et de remettre le fauteuil à sa place derrière le bureau. Pourquoi ?

— C'est fascinant, toute cette science dans ce que vous faites. C'est même un art.

— Quoi ?

— Ce que vous faites, répondit Dennis. C'est à la fois une science et un art. Vos dons d'observation sont tellement affinés et – à mon avis – innés. Pardon, je m'égare... ajouta-t-il avec un sourire. Vous demandiez pourquoi. J'ai peut-être une explication : s'ils connaissaient Edward, ils me connaissent peut-être également. Étant donné la propension qu'a mon esprit à s'égarer, certaines personnes pourraient penser que j'ai simplement fait une mauvaise chute, que je me suis cogné, et que j'ai imaginé tout le reste.

— Ces personnes seraient des imbéciles, répondit Eve, ce qui le fit sourire. Manque-t-il quelque chose dans la pièce, monsieur Mira ? Des éléments ont-ils été déplacés ?

— Nous avons conservé l'endroit pratiquement tel qu'il l'avait laissé. Mon grand-père, je veux dire. Certains objets doivent me revenir, ou à mes enfants, ou à d'autres. Mais tout le monde était d'accord pour les laisser ici pour le moment. Tout est bien là. Je ne crois pas qu'on ait pris ou déplacé quoi que ce soit.

— D'accord. Vous arrivez sur le seuil et voyez votre cousin. Vous vous figez l'espace d'une seconde ; une réaction normale. Toute votre attention concentrée sur lui, vous vous avancez pour l'aider.

Elle alla se poster à l'entrée, s'arrêta, fit un pas en avant. Puis elle balaya les étagères du regard.

Elle se saisit d'un bol en pierre polie, fronça les sourcils, le reposa. Elle soupesa une plaque commémorative, puis l'écarta. Elle referma ensuite ses doigts

autour de la trompe levée d'un grand éléphant de verre tout en camaïeu de verts et de bleus magnifiques. Il pesait son poids, estima-t-elle, et la trompe offrait une prise bien pratique.

— Docteur Mira ?

Mira s'approcha pour examiner à son tour l'éléphant.

— Oui, oui. Les pattes. Cela correspond à la blessure.

Tandis qu'Eve faisait un nouveau prélèvement, Mira se tourna vers Dennis.

— Plus jamais je ne me plaindrai que tu as la tête dure, lui dit-elle. Je te le promets.

— Il a été nettoyé mais il reste un peu de sang. L'agresseur se recule et se dissimule derrière la porte. La statuette est à portée de main, elle est lourde. Vous entrez et, *bim*, vous vous retrouvez par terre. Il, elle, ou ils. Je dirais « ils », un pour se charger d'Edward, un autre pour s'occuper de vous et tout ranger. Donc l'un d'eux va chercher de quoi nettoyer tout ça, s'empare du lecteur et des disques. Et puis ils emmènent Edward et vous laissent sur place. Je vais fouiller la maison, m'assurer qu'ils n'ont pas fourré son cadavre je ne sais... Pardon ! se reprit-elle immédiatement.

— Ce n'est rien.

— Je vais faire venir la police scientifique pour examiner les lieux, reprit Eve. Je peux contacter le service des disparitions, accélérer la procédure.

— Vous pourriez... ?

Sachant où son mari voulait en venir, Mira prit la main de Dennis.

— Vous accepteriez de vous charger de l'affaire ? demanda-t-elle. Nous serions tous les deux rassurés de savoir que vous êtes dessus.

— Bien sûr. Je ferai en sorte qu'on m'attribue l'enquête. Allez donc vous asseoir un peu, le temps que je fasse les démarches nécessaires.

Eve plaça l'éléphant dans un sac en plastique pour pièce à conviction puis contacta la police scientifique et demanda à ce qu'on lui envoie des agents en uniforme pour interroger le voisinage. Quelqu'un était entré dans la maison, probablement avec l'accord d'Edward Mira. Elle allait tâcher d'identifier ce fameux agent immobilier. Et quelqu'un était ressorti de la maison, soit avec la dépouille d'Edward dans les bras, soit en le forçant à le suivre.

Ils avaient eu besoin d'un moyen de transport.

Il ne s'agissait pas d'un cambriolage, estimait Eve, ni d'un kidnapping pur et dur. Car quel aurait été l'intérêt de le malmener avant ? La présence du fauteuil au milieu de la pièce évoquait un interrogatoire.

Les ravisseurs voulaient arracher des informations à Edward Mira. Il y avait de bonnes chances pour qu'il reste en vie jusqu'à ce qu'ils y parviennent.

Elle retourna dans le séjour. Les Mira avaient allumé le feu et s'étaient installés côte à côte sur le sofa pour boire du thé. Eve s'assit sur la table basse en face d'eux afin de maintenir le lien de proximité.

— Je vais avoir besoin de certaines informations, dit-elle. Cet agent immobilier, vous connaissez son nom ? Ses coordonnées ?

— Je n'en ai aucune idée, désolé. L'assistante n'en a pas parlé et j'étais trop remonté pour penser à le lui demander.

— D'accord. Je contacterai son bureau pour obtenir l'info. Où se trouve-t-il ?

— Edward a quitté le Congrès pour créer et prendre la tête d'un *think tank*¹ politique, lui dit Mira. Il dispose d'un bureau dans leur quartier général, au sein du Chrysler Building.

1. Cercle de réflexion émanant généralement d'institutions privées, et apte à soumettre des propositions aux pouvoirs publics. (N.d.T.)

— Un lieu de choix.

— Le standing a toujours été très important pour Edward, dit Dennis. Son organisation, l'institut Mira, occupe deux étages et possède un pied-à-terre dans East Washington pour l'usage d'Edward ou lorsqu'un autre de leurs dirigeants doit s'y rendre.

— Il me faudra également cette adresse, et celle de son domicile. J'irai directement parler à sa femme en sortant d'ici. À quoi ressemblait leur relation ?

Dennis échangea un coup d'œil avec sa femme puis soupira.

— Je vais répondre, dit-elle. Mandy est une pragmatique qui apprécie la vie qu'elle mène. Elle excellait lors des campagnes de son mari et continue à briller au sein de divers comités et organismes de collecte de fonds. Edward l'a souvent trompée, mais elle considère que cela fait partie du jeu et que ce n'est pas particulièrement important parce qu'il sait se montrer discret. Elle l'est également lorsqu'elle fait appel aux services d'un compagnon licencié. Leurs deux enfants sont grands aujourd'hui, et même s'ils se prêtent au jeu en public, ni l'un ni l'autre n'ont beaucoup d'affection pour leurs parents ou de respect pour les choix que ceux-ci ont faits.

— Il faut de tout pour faire un monde, Charlie, murmura Dennis.

— J'en ai bien conscience. Mon opinion professionnelle est que Mandy ne ferait rien pour déséquilibrer son univers personnel. Elle ne ferait pas de mal à Edward et, à sa manière, elle l'apprécie. Lui, à sa façon, se montre reconnaissant envers les contributions de Mandy à sa carrière et fier du statut social qu'elle a acquis.

— Il a forcément des ennemis.

— Oh, en grand nombre. Des ennemis politiques, comme on peut s'y attendre.

— Et à titre personnel ?

— Il sait se montrer charmant ; cela fait aussi partie du jeu politique. Il est également persuadé qu'il a toujours raison, sur le plan politique comme dans sa vie personnelle, ce qui peut causer des frictions. Cette maison en est un exemple, poursuit Mira. Edward a décidé qu'il convenait de la vendre donc, à ses yeux, elle sera vendue.

— Il a tort, dit Dennis d'une voix douce. Et elle ne sera pas vendue. Mais ce n'est pas ce qui compte à ce moment précis. Quelqu'un lui a fait du mal et il n'y a eu aucune mention de rançon.

Il se tourna vers Eve.

— Vous n'avez pas parlé de rançon.

— Je vais en discuter avec sa femme. Monsieur Mira, je veux que vous sachiez que je crois tout ce que vous m'avez dit. Et je n'imagine pas ne serait-ce qu'une seconde que vous puissiez faire du mal à votre cousin. Ou à qui que ce soit.

— Merci.

— Mais je vais devoir vous poser la question qui suit, sans quoi je ne ferais pas mon travail. Et si je ne fais pas mon travail, je ne pourrai pas vous aider.

— Je comprends. Vous devez me demander quand j'ai vu Edward pour la dernière fois et comment cela s'est passé entre nous. Et si l'idée de conserver cette maison au sein de la famille est suffisamment importante à mes yeux pour que j'engage quelqu'un afin de lui faire peur.

Il hocha la tête et mit sa tasse de côté.

— On s'est vus durant les fêtes de fin d'année. Pour la forme, je dois bien le dire. Charlotte et moi sommes allés à un cocktail qu'il organisait chez lui. C'était quand, Charlie ?

— Le 22 décembre. Nous ne sommes restés qu'une petite heure parce qu'Edward a tenté de coincer Dennis pour lui parler de la vente de la maison.

— Je ne voulais pas de dispute, alors nous nous sommes éclipsés. Il m'a envoyé un e-mail peu après le Nouvel An pour m'exposer de nouveau ses raisons et ses projets.

— Tu ne me l'avais pas dit, Dennis.

— Il te met tellement en colère, répondit Dennis en lui reprenant la main. Et son message n'apportait rien de nouveau. Je n'aime pas importer la discorde chez nous. Je lui ai succinctement répondu que je n'étais pas d'accord et que j'avais l'intention d'honorer ma promesse à notre grand-père. En voyant qu'il me répondait immédiatement, j'ai su qu'il était très en colère. En général, il attend pour laisser penser qu'il est trop occupé pour s'embarrasser avec ce genre de choses. Mais il a répondu de suite en me disant qu'il me laisserait le temps de me montrer raisonnable mais qu'il serait obligé de lancer une action en justice si je restais campé sur mes positions sentimentalistes. Et... Il a prétendu que cette promesse n'avait jamais existé. Que, fidèle à mes habitudes, je m'étais emmêlé les pinceaux.

— Qu'il aille au diable !

— Charlie...

— Qu'il aille au diable, ce salaud au cœur de pierre. Je suis sérieuse, Dennis !

Un courroux indigné se lisait dans les yeux de Mira dont le teint s'était soudain empourpré.

— Si vous cherchez quelqu'un qui aurait voulu lui faire du tort, ne cherchez pas plus loin, ajouta-t-elle.

— Arrêtez ça, docteur Mira, répondit froidement Eve. Je vais demander à la DDE d'accéder à ces e-mails. Il s'agissait de vos derniers échanges ?

— Oui. Je n'ai pas répondu. Ce qu'il a dit était cruel, en plus d'être un mensonge. Nous avons bel et bien fait une promesse.

Eve discernait sa tristesse stupéfaite aussi clairement que la colère outragée de Mira.

— Je n'ai repris contact avec lui qu'aujourd'hui, mais il n'a pas répondu.

— Très bien, dit Eve.

Elle ne put s'empêcher de lui poser une main sur le genou.

— Vous ne vous emmêlez jamais les pinces sur les choses qui comptent, dit-elle. Je trouverai des réponses à toutes ces questions. Promis.

Elle se leva, soulagée d'entendre sonner à la porte.

— C'est pour moi, dit-elle. Je vais envoyer les techniciens dans le bureau pendant que je parcourrai personnellement la maison. J'ai aussi demandé que des agents frappent aux portes du voisinage, au cas où quelqu'un aurait vu quelque chose. L'un d'entre eux vous ramènera chez vous.

Elle sortit son communicateur.

— Vous voulez bien me noter tous les noms et les coordonnées que je vous ai demandés ?

— Je préfère que Charlie le fasse. Je suis vraiment nul avec la high-tech.

— Moi aussi, dit Eve.

Elle tendit le communicateur à Mira.

— Tout va bien se passer, affirma-t-elle.

Dennis se leva.

— Vous êtes une femme remarquablement intelligente. Et une chic fille, ajouta-il, ce qui prit Eve totalement de court.

Il l'embrassa sur la joue, un gentil petit baiser qui chatouilla légèrement la peau d'Eve. Sans doute avait-il oublié quelques poils en se rasant.

— Merci, dit-il.

Tout en allant ouvrir la porte, Eve sentit le chatouillis se frayer un chemin jusqu'à son cœur.

2

Eve veilla à ce qu'ils repartent sous escorte, puis alla parler aux agents et aux techniciens de la police scientifique avant de décider d'explorer la maison de haut en bas. Mais au moment de gravir l'escalier, elle s'arrêta et s'assit sur une marche. Pour appeler Connors.

— Je suis désolée, dit-elle en guise de préambule.

— Ne le sois pas.

Son visage emplît l'écran et, bon sang, quel visage. Elle était toujours frappée à l'idée que les dieux, les anges, les poètes et les artistes se soient un jour réunis pour créer quelque chose de parfait. Une bouche magnifiquement sculptée, des yeux d'un bleu impossible et sauvage et de hautes pommettes encadrées par d'épaisses mèches de soie noire.

— On t'a assigné un nouveau meurtre, poursuivit-il d'une voix dont les accents de brumes irlandaises apportaient la touche finale à sa perfection.

— En quelque sorte. Il n'y a pas de corps, ça fait une différence. Pas encore, en tout cas. Dennis Mira a été agressé.

— Quoi ?

Le sourire qu'elle seule savait lire dans le regard de Connors disparut.

— Il est blessé ? Dans quel hôpital est-il ? Je vous y retrouve.

— Il va bien. Je viens de les renvoyer chez eux. Il a pris un coup à l'arrière de la tête et s'est cogné à la tempe en tombant. Il a sans doute une légère commotion mais Mira s'en occupe.

— Où es-tu ?

— Dans la demeure de son grand-père. Celui de M. Mira. Ou plutôt ce qui était autrefois son domicile. Elle appartient désormais pour moitié à M. Mira et pour moitié à son cousin, l'ancien sénateur Edward Mira. Lui aussi s'est fait agresser et il est porté disparu. Je dois passer la maison au peigne fin pour m'assurer qu'il n'est pas mort et caché dans un placard. Puis il faudra que j'aille interroger quelques personnes sur le chemin du retour. Je ne sais pas combien de temps ça...

— Donne-moi l'adresse.

— Connors, c'est dans SoHo. Tu n'as pas à faire tout ce chemin par une nuit pareille.

— Tu peux me donner l'adresse ou je peux la trouver tout seul. Dans les deux cas, je suis en route.

Elle lui donna les coordonnées.

Elle eut le temps d'examiner les deux ailes de l'étage supérieur avant son arrivée. Et elle dut admettre que sa présence – ainsi que le café à emporter qu'il tenait à la main – améliora son humeur.

— J'avais prévu de nous faire à dîner, dit-elle.

Les lèvres magnifiques de Connors s'incurvèrent avant d'effleurer les siennes.

— Ah oui, vraiment ?

— Promis juré. On n'avait plus rien sur le feu dans le service, alors je me suis préparée à partir en me disant que j'arriverais peut-être à la maison avant toi. Que j'aurais le temps de disposer le vin, les bougies et les spaghettis dans la salle à manger.

— Rien que l'idée m'enchanté.

— Mira m'a interceptée. Elle apparaît rarement secouée, mais là, c'était le cas. M. Mira venait de l'appeler après avoir repris connaissance – il s'est pris un coup dans le bureau du rez-de-chaussée – pour lui demander de venir. Avec moi.

— Évidemment. C'est un homme intelligent.

— Je t'expliquerai les tenants et les aboutissants tout en cherchant la potentielle dépouille d'Edward mais dis-moi d'abord une chose, monsieur J'achète-le-monde-entier-et-tous-ses-satellites : si tu devais acheter cette maison, combien mettrais-tu sur la table ?

— Je ne l'ai pas visitée en entier mais d'après ce que j'ai vu, elle a été très bien préservée et entretenue. Sans doute construite dans les années 1930. Avec environ cinq cent cinquante mètres carrés dans ce quartier ? Je dirais environ dix. Et si c'était moi qui vendais, j'en demanderais quinze.

— Tu parles en millions ?

— C'est ça.

— Ça fait un gros paquet de fric.

— La maison te plaît ? Dennis veut la vendre ?

— Non... Je veux dire, oui, c'est une belle maison, mais on en a déjà une. Ça me suffit. Et non, il ne veut pas la vendre, ce qui constitue en l'occurrence une partie du problème.

Elle lui raconta ce qu'elle savait tout en continuant ses recherches, certaine qu'il prenait note de chaque détail même lorsqu'il s'arrêtait pour admirer un meuble, des boiseries ou une rosace au plafond.

— Je pourrais en obtenir vingt, avec le bon acheteur et une visite soigneusement préparée, dit-il en réfléchissant à voix haute. Mais revenons à ton affaire. Tu sais que le sénateur est un crétin fini... en tout cas selon moi.

— Selon moi également, si j'en crois le témoignage de Mira... et tout ce que M. Mira n'a pas dit. Mais ce serait bien de le retrouver en vie.

— Certes.

Elle retourna jusqu'au bureau, accompagnée de Connors. L'odeur de la poudre et des produits chimiques qu'employaient les techniciens de la police scientifique flottait à présent dans la pièce.

— Je connaissais un peu Bradley Mira.

— C'est vrai ?

— Un peu seulement, précisa Connors. Et surtout de réputation. Il était respecté et admiré. Tu as enquêté sur ses antécédents ?

— Non, ce n'était pas immédiatement utile.

— Il a occupé le poste de procureur de New York, avant ton époque ou la mienne. Je crois qu'il disposait déjà d'une fortune familiale qu'il a fait fructifier. Il est ensuite devenu le juge Mira, et il a pris sa retraite il y a plus de dix ans. Peut-être même presque vingt, si ma mémoire est bonne. Il a consacré la dernière partie de sa vie à des œuvres de bienfaisance, comme en témoignent toutes les plaques commémoratives exposées ici. Un homme admirable qui, aux dires de tous, a mené une vie productive et réussie.

— M. Mira l'adorait, ça se voit. Vingt millions ?

Connors contempla le décor de son regard bleu sauvage.

— Auprès du bon acheteur, oui.

— La moitié de cette somme constitue une bonne motivation pour dénicher le bon acheteur. Il faudra que je m'entretienne avec l'agent immobilier, ce qui implique de trouver qui a pris le rendez-vous pour Edward Mira. Mais pour l'heure, je veux surtout rencontrer la femme de ménage et l'épouse de Mira. Le domicile de la première est sur le chemin de celui de la seconde.

— Et si je conduisais, pour que tu puisses jeter un œil à leurs antécédents ?

— Bonne idée. Laisse-moi d'abord voir si le porte-à-porte chez les voisins a donné quelque chose.

Mariés depuis vingt-sept ans, Sila Robarts et son mari vivaient à quelques rues de là, dans un appartement au premier étage d'un ancien hôtel particulier. Elle dirigeait une entreprise de nettoyage, *Ménage à froid*, tandis que son mari était le fondateur et le gérant de *Bricolo Bill*, un prestataire de petits travaux à domicile.

Ils avaient élevé deux enfants, qui travaillaient tous deux au sein de leurs entreprises, et avaient trois petits-enfants.

— Ils sont propriétaires des lieux, indiqua Eve en désignant du menton l'immeuble de briques blanches après que Connors se fut garé. Leurs bureaux se trouvent au rez-de-chaussée et eux habitent à l'étage.

Elle se dirigea vers l'entrée principale et actionna la sonnette de l'appartement.

— Oui ? répondit une voix féminine sèche et teintée d'impatience.

— Police de New York, madame Robarts. Nous souhaitons vous parler.

— Pourquoi ça ? Montrez-moi votre insigne. Levez-le devant la caméra.

Eve obtempéra.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda la femme. Il est arrivé quelque chose à mes enfants ?

— Non, madame. Nous avons simplement à vous parler. C'est Dennis Mira qui m'a transmis votre nom et votre adresse.

— M. Dennis ? Il va bien ? Qu'est-ce que... Mon Dieu !

Elle s'interrompit pour actionner l'ouverture de la porte.

Un couloir séparait le rez-de-chaussée en deux, avec une porte de chaque côté, l'une donnant sur l'entreprise de nettoyage et l'autre celle des travaux à domicile. Au fond se trouvait une troisième porte marquée de la mention « Privé ».

Celle-ci s'ouvrit à son tour dans un bourdonnement électrique.

Eve et Connors empruntèrent l'escalier jusqu'à l'étage et se présentèrent devant une double porte.

L'un des panneaux s'ouvrit vers l'intérieur.

— Vous êtes sûrs que M. Dennis va bien ? Qui êtes-vous ?

— Lieutenant Dallas du NYPSD, annonça Eve en présentant de nouveau son insigne.

— Dallas ? Dallas ?

Sila Robarts avaient de grands yeux couleur de chocolat noir et des cheveux pratiquement de la même teinte rassemblés en chignon au sommet de son crâne. En entendant le nom d'Eve, elle ouvrit des yeux de la taille de la planète.

— Connors ? Dallas ? J'ai vu le film, j'ai écouté le livre. Oh, doux Jésus. Mel ! Mel ! Viens voir. Quelque chose d'affreux est arrivé aux Mira.

— Calmez-vous, madame Robarts. Les Mira vont bien.

— Vous êtes de la Criminelle, répliqua Sila en tirant sur l'encolure de son sweat-shirt décoré du logo de son entreprise. Vous croyez que je ne le sais pas ? s'exclama-t-elle tandis que des bruits de pas précipités résonnaient depuis l'appartement. Vous travaillez avec Mme Charlotte.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ? Ils ont eu un accident ?

L'homme qui venait d'arriver se déplaçait rapidement pour quelqu'un de son gabarit. Il devait bien faire cent quinze kilos pour presque un mètre quatre-vingt-dix. Une carrure digne d'un joueur d'Arena Ball.

— Je crois qu'ils ont été assassinés !

— Quoi ? Quoi ?

Le grand costaud agrippa le bras de sa femme au bord de l'hystérie. Il semblait lui-même sur le point de craquer.

— Oh, mon Dieu. C'est pas possible ! Comment... ?

— Silence ! tonna Eve par-dessus leurs gémissements. Les Mira vont bien. Ils sont sans doute en train de dîner ou peut-être de boire un grand verre de vin. Alors maintenant tout le monde se calme et s'assoit !

Des larmes s'échappèrent des grands yeux couleur chocolat de Sila.

— Ils vont bien ? Vous pouvez nous le jurer ?

— Je vous le jurerai sur ma propre tête si ça peut mettre fin au délire.

— D'accord, pardon.

Elle chassa les larmes sur ses joues.

— Excuse-moi, Mel.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Sila ?

— C'est Dallas et Connors.

— Dallas et... Quelqu'un est mort !

— Beaucoup de gens meurent tous les jours, répliqua Eve. Mais Charlotte et Dennis Mira n'en font pas partie.

— J'ai eu peur, c'est tout, dit Sila en reniflant. J'ai eu très peur. Ils sont quasiment de la famille.

— Alors comprenez bien que c'est aussi le cas pour moi.

— Oh, M. Dennis dit toujours beaucoup de bien de vous. Il est passé pendant que je faisais le ménage dans la grande maison en écoutant le livre. Le livre sur l'affaire Icové. Je lui ai demandé s'il vous connaissait, vu que vous travaillez avec Mme Charlotte, et il a dit que oui, que vous étiez quelqu'un de bien, qui prend soin des autres. Et courageuse. J'adore cet homme.

Eve la comprenait sans mal.

— Oui, dit-elle. Il va bien.

— Je vais te chercher un verre de vin, dit Mel à sa femme. Je peux aussi vous en offrir, proposa-t-il à Eve et Connors.

— Merci, mais nous sommes en service.

— Pas moi, répondit joyeusement Connors. Et un verre de vin me ferait plaisir.

— Je peux vous offrir autre chose, madame Dallas ? Du café ou du thé ? J'ai du Pepsi.

— Du Pepsi ? s'étonna Sila en plissant ses yeux encore humides. Melville Robarts, tu avais promis de freiner sur le soda !

Le grand costaud rentra la tête dans les épaules comme un petit garçon surpris en train de voler des cookies.

— Il doit rester un ou deux tubes qui traînent, dit-il.

— Alors apportez-m'en, dit Eve pour régler la question. Et appelez-moi lieutenant. Vous travaillez pour Dennis Mira et vous vous occupez de la maison de son grand-père.

— Oui, c'est ça. Venez, asseyons-nous, comme vous disiez.

Sila les escorta jusqu'à la salle de séjour, un espace confortable et propre au point de paraître presque immaculé. Elle s'assit sur une chaise à haut dossier bleu vif.

— Ma mère a travaillé pour le juge Mira et Mme Gwen pendant presque aussi longtemps que je peux m'en souvenir. En grandissant, il m'arrivait de l'aider. Et puis Mme Gwen est morte. C'est arrivé d'un coup et le juge, ça lui a brisé le cœur. Il est parti à son tour quelques mois après. Ils manquent toujours à ma mère. Et à moi aussi.

— À moi également.

Mel revenait avec un plateau sur lequel étaient disposés trois verres de vin rouge et un Pepsi avec des glaçons.

— J'ai fait des travaux dans leur maison quand ils en avaient besoin, dit-il. C'est comme ça que j'ai rencontré Sila. On avait seize ans. Il y a un problème, madame... lieutenant Dallas ?

— En effet. M. Mira va bien, répéta-t-elle, mais il a été agressé un peu plus tôt dans la soirée. Au domicile de son grand-père.

— Agressé ? Dans la maison ?

Sila plissa de nouveau les yeux.

— C'est le sénateur qui s'en est pris à lui, c'est ça ? Il n'a pas réussi à le faire changer d'avis, alors il lui a sauté dessus. Le sénateur Edward Mira. C'est le cousin de M. Dennis, mais difficile de croire qu'ils sont du même sang. Y a pas plus différents que ces deux-là !

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'Edward Mira pourrait s'en prendre à M. Mira ?

— Parce que c'est quelqu'un qui veut tout faire à sa façon, dans tous les domaines. Un tyran qui piétine les autres. Et c'est comme ça depuis toujours, si vous voulez savoir le fond de ma pensée. Je n'ai pas grande opinion de lui ou de sa snob de femme. Ils ont de gentils enfants, ceci dit. Des gens bien, et leurs gamins sont adorables. Vous l'avez arrêté ?

— Non. Il n'a pas agressé M. Mira. En réalité, il a lui-même été agressé. Et il a disparu.

— Je ne comprends pas.

— M. Mira est arrivé pendant l'agression et a été assommé. Lorsqu'il a repris connaissance, Edward Mira avait disparu, de même que ses agresseurs.

Sila but une gorgée de vin puis laissa échapper un soupir.

— Je suis désolée d'avoir dit tout ça à son sujet. C'est la vérité mais je suis désolée. Quelqu'un a voulu les dévaliser ? La maison est protégée par de bonnes mesures de sécurité. Je ne me suis jamais inquiétée quand j'étais là-bas, que ce soit seule, avec ma mère ou avec ma fille.

— Quand y êtes-vous passée pour la dernière fois ?

— Aujourd'hui, entre 7 h 30 et 14 h 30, à peu près. On a fait le ménage, ma fille et moi, et ma mère est passée aussi. Elle ne peut plus travailler autant qu'avant mais elle adore cette maison. On y est allées tôt le matin pour faire l'entretien de la cave au grenier. On fait ça une fois par mois. Je vous promets

qu'on a bien remis l'alarme et fermé les verrous en repartant.

— Quelqu'un s'est présenté à la porte ?

— Non, lieutenant.

— Avez-vous remarqué quelqu'un, aujourd'hui ou à un autre moment, qui n'aurait pas dû se trouver dans le voisinage ? Vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je vois. Mais non, j'ai rien remarqué de ce genre. C'est un quartier agréable. Quelques retraités comme le juge et beaucoup de professions libérales. Docteurs, avocats, ce genre de choses. M. Dennis passait de temps en temps, juste pour dire bonjour et profiter un peu de la maison.

— Et le sénateur ?

Elle plissa le nez.

— Il revenait plus souvent ces derniers temps. Avec pleins de dollars dans le regard.

— Sila...

— Que veux-tu que je dise d'autre ? Il a emporté des meubles. Ou plutôt les a fait enlever, se reprit-elle. Mais M. Dennis m'a dit que c'était bon, qu'ils lui avaient été légués. Je n'ai pas raconté à M. Dennis que j'avais entendu le sénateur parler dans son communicateur d'estimations de prix pour tout ce qu'il avait emporté. Ça lui aurait fait trop de peine de savoir que des biens que ses grands-parents adoraient allaient être revendus à des inconnus.

Eve posa plus de questions pour creuser un peu ce qu'elle devinait pourtant être un terreau peu fertile. Lorsqu'ils se levèrent pour partir, Sila lui toucha le bras.

— Je voudrais appeler M. Dennis. Histoire d'entendre sa voix, rien de plus. Je crois pas réussir à me calmer sans ça. Je peux ?

— Bien sûr, répondit Eve.

Elle hésita brièvement avant d'ajouter :

— Attendez une petite semaine mais, si vous en avez l'occasion, vous pourriez peut-être retourner

là-bas pour nettoyer le bureau. Le travail de la police scientifique laisse toujours quelques traces.

— Comptez sur moi.

Sur le chemin des quartiers chics, Eve demeura quelques instants plongée dans ses pensées avant de se tourner vers Connors.

— Il revend des meubles, souhaite vendre la maison. Le sénateur est peut-être tout simplement cupide mais j'aimerais bien que tu jettes un œil à ses finances. Il pourrait s'agir de dettes de jeu ou de chantage à propos d'une liaison. Et si cette vente n'était pas un choix mais une obligation pour lui ?

— Avoir la permission de farfouiller dans les comptes de quelqu'un d'autre est toujours un plaisir. Et, dans le cas présent, un vrai bonheur.

— Tu ne l'apprécies vraiment pas, hein ?

— Pas le moins du monde.

— Il pourrait forcer M. Mira à vendre ?

Connors zigzagua souplement pour dépasser une monoplace sur la chaussée glissante.

— Je ne connais pas les détails mais s'ils ont hérité à parts égales, la bataille juridique serait compliquée. Dennis pourrait aussi racheter la part d'Edward.

— Bien sûr, en admettant qu'il ait dix millions qui prennent la poussière quelque part.

— Dix millions de dollars ne prennent pas la poussière : ils génèrent d'autres millions. Du moins si l'on s'en sert correctement. On pourrait facilement lui prêter ce dont il a besoin. Ils sont de la famille, rappela-t-il à Eve comme elle le regardait d'un air interloqué.

Elle lui prit la main.

— J'avais vraiment prévu de préparer le dîner, dit-elle. Et je pensais aussi aller nager et fricoter dans la piscine. Et puis peut-être un film ensuite.

Un sourire complice se peignit lentement sur le visage de Connors.

— Tout ça ?

— Je m'organisais dans ma tête quand Mira m'a interceptée. Je suis vraiment désolée qu'on n'ait pas pu en profiter.

— Ne perds pas espoir, la soirée est encore longue.

Connors gara la DLE en face d'un immeuble dont la façade argentée miroitait dans l'air du soir. Eve eut un sourire narquois quand le portier, qui faisait penser à un ours polaire en tenue de gala avec son uniforme blanc à tresses dorées, se précipita sous la pluie glacée pour les menacer du regard.

— C'est une de tes propriétés ? demanda-t-elle.

— Non. Mais allons voir, peut-être que j'aurai envie de l'acquérir.

— Je vais pouvoir intimider le portier, se réjouit-elle avant de sortir. Surtout ne lui graisse pas la patte.

— Au risque de te gâcher le plaisir ? Pour qui me prends-tu ?

Elle sortit et se planta sur le trottoir pour faire face au portier qui retroussait déjà les babines.

— Vous ne pouvez pas garer ce tas de boue ici ! dit-il.

— Je viens pourtant de le faire.

— Et maintenant vous allez le sortir de là. Cet espace est réservé aux taxis et aux limousines qui viennent chercher ou déposer des passagers. Pas aux véhicules qui font honte à l'industrie automobile.

— Il s'agit d'un véhicule officiel du NYPSD, rétorqua Eve en lui brandissant son insigne sous le nez. Et il me convient très bien. Il restera donc où je l'ai garé.

— Attendez, attendez... Je soutiens le travail des policiers... et des policières. Mais je ne peux pas avoir ce genre d'épave stationnée devant l'entrée.

— On ne juge pas un livre à son titre.

— Quoi ?

— À sa couverture, intervint Connors. À sa couverture, chérie.

— Bref, ma voiture reste ici... Eugene, ajouta-t-elle en lançant un coup d'œil au badge épinglé sur la poitrine du portier. Avez-vous vu le sénateur Mira ce soir ?

— Non, je ne l'ai pas vu, et je suis en poste depuis 16 heures. Écoutez, vous n'avez qu'à faire le tour au coin de la rue pour la mettre au parking. Je les préviendrai et vous n'aurez rien à payer.

— Certains pourraient considérer cela comme une tentative de corruption d'officier de police. Je vais fermer les yeux pour cette fois. Et Mme Mira, vous l'avez vue ?

— Sa secrétaire personnelle est sortie il y a une vingtaine de minutes, donc pour ce que j'en sais, Mme Mira est là-haut. Quel est le problème ?

— C'est vous qui allez avoir un problème si vous ne nous donnez pas immédiatement accès à l'appartement des Mira. La journée a été longue, mon gars, et je suis à la fois trempée et frigorifiée. Je me sens capable de faire de votre vie un enfer si nécessaire.

— Les flics... maugréa-t-il avant de repartir vers la porte.

Il traversa le hall d'un pas pesant jusqu'à sa console informatique.

— Mme Mira ou l'un de ses employés devra donner son accord. Ils ont payé pour un ascenseur privé et si j'essaie de vous faire monter sans autorisation, ça déclenchera une alarme. Et je perdrai mon boulot. Vous pourriez peut-être faire de ma vie un enfer, sœurette, mais ma femme n'a rien à vous envier en la matière. Si je perds mon job, elle me fera regretter de ne pas être allé directement en enfer.

— C'est *lieutenant* sœurette. Et dites-leur que le NYPSD a besoin de s'entretenir avec Mme Mira.

Il tapota sur l'écran puis enfila une oreillette pour pouvoir parler sans qu'ils entendent ce que dirait son interlocuteur.



11888

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par CPI (Barcelone)
le 6 août 2017

Dépôt légal : septembre 2017
EAN 9782290146491
OTP L21EPLN002133N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion